# CONTES ET LEGENDES D'AILLEURS

Du même auteur :

*Les Chroniques de Liève, Tome 1,* 2014
*Les Chroniques de Liève, Tome 2*, à paraitre
*Les Chroniques de Liève, Tome 3*, à paraître

Tom ELEMSIS

# CONTES ET LEGENDES D'AILLEURS

EYSS

*Aux amours perdus, aux heures oubliées.*

*Puis à l'inverse, aussi.*

Ce recueil de nouvelles est constitué de différents types de textes. Certains sont des contes, d'autres des légendes, des derniers simples extraits d'histoires jamais écrites dans leur entièreté, ou encore issus d'étranges rêves, de nuits agitées.

Ainsi, une classification a été effectuée, et chaque nouvelle est précédée par une mention indiquant son type :

- Conte
- Légende
- Nouvelle
- Page arrachée

*Page arrachée*

# Le Chant des Nuages

[…]

Le passé me travaille depuis des nuits. Je revois les évènements de notre triste histoire, vécus ou contés, vérifiés ou gobés. La guerre Colombienne, lorsque le navigateur éponyme façonna un royaume d'outre-mer et entreprit de dévaster l'Europe à l'aide de ses hordes cannibales. La victoire de nos forces après la Terreur, délivrées par l'alliance inopinée entre Tartares et Mongols. Puis la conquête par le feu du continent sauvage, dix ans plus tard. Le grand séisme, après cent ans sans vagues, qui sépara les Amériques et fit de leur centre un amas d'îles dépareillées que nous nommerions ultérieurement l'Archipel du Silence.

Puis, alors que mon père était pupille, la dévastation des Cent Guerres, durant lesquelles la totalité des forces mongoles furent coulées en mer par un bombardement japonais. La guerre civile qui faisait simultanément rage en Europe Centrale, opposant classe ouvrière, mafias, et

géants économiques, triangle sans autre équilibre que le poids de l'hémoglobine versée. Sans parler du clash entre les deux Amériques, dont l'affrontement fit comme victimes collatérales une partie de la population de l'archipel silencieux.

Et alors, quand peu avant ma naissance, tout s'est tassé, la découverte du nucléaire. C'est là que tout bascula. Les hommes, forts de se quereller pour des terres, entreprirent de conquérir les cieux. Ils s'unirent un temps, pour la mise en place de réacteurs anti-gravité et de monumentales plateformes destinées à accueillir les cités célestes. La première fut élevée au-dessus des ruines encore fumantes de l'archipel, sur lequel on eut ancré le monstrueux réacteur. Puis d'autres suivirent, surplombant le Fuji-Yama, dont l'ardeur amplifiait la force thermique de la machine, dans les cieux du désert australien s'envola la plus grande, flirtant avec les glaces et les aurores boréales de Svalbard la plus mystérieuse, et même, ombrage au-dessus de Paris, l'une que l'on disait accessible sans navette grâce à une fine tour et un ascenseur. Il y en a avait temps… et il y en a aujourd'hui plus encore. Mais les forces politiques et économiques n'ont jamais eu et n'auront en aucun temps une notion solide de l'entente et de l'amitié. Elles ne tardèrent pas à se disputer ces villes, et la guerre recommença, pour la domination de ce que les

hommes avaient eu la prétention et la folie d'appeler le « Nouveau Monde ».

Pour ma part, esprit d'homme lassé des machines volantes, du grabuge, des célébrités malaimées, je me laisse divaguer. Mes rêves m'éloignent des plateformes et des civilisations, pour m'égarer au sein des vols d'oiseaux. Comme il date, le dernier jour auquel j'ai entraperçu une mouette, un rouge-gorge ou une perdrix ailleurs qu'en photographie ou peinture… Ici, je ne vole qu'auprès d'un simple pigeon blanc, mais la joie que m'inspire sa vue le hisse à la hauteur et la grâce des colombes. Seulement alors, son plumage de neige flétrit et verdit. L'air s'emplit d'une odeur fétide que dégagent ses orbites noires et vides grouillantes des affres de la mort, et, quand il ouvre son bec, le cri strident sonne comme l'horripilant vomi de sa terreur, qui m'enveloppe et me submerge entièrement.

Je m'éveille en sursaut et en sueur, fiévreux, dans la cabine boisée de ma base perchée, empli de tout mon être par une certitude inébranlable : il faut rendre le ciel aux oiseaux.

[…]

Les débuts de rides sur mes doigts agrippent la rambarde de chêne. Mes yeux, aidés par une paire de lunettes corrigeant une myopie douce,

savourent le doux paysage des nuages, ici juchés autour de ma base de Boisenciel, mon repaire, mon chez-moi. De cette immense baie vitrée, l'ont pourrait oublier que quelques centaines de mètres au dessus de nous se trouve une surface à laquelle les fondations s'agrippent solidement. Depuis toutes ces années, depuis le Rêve, je suis resté fixé sur mon but : rendre à César ce qui est à César. Ce qui lui est dû et non ce qu'il s'est approprié. Les fils électriques, les toits et les tours ne sont pas aux créatures à plumes. On les y tolère tout au plus. Mais le ciel, le ciel est leur royaume, et nulle conquête, nul argument ne devrait le leur ravir.

Pour me faire entendre, j'ai au départ manifesté. Pancartes et hourras allant, sermons cinglants et slogans chantant. J'étais seul, bien entendu. Les gens n'ont cure des pigeons. Il n'y a que Ned Harris, le fou solitaire frôlant la quarantaine que je suis, pour s'en soucier. Les passants les plus bienveillants m'offrent des sourires gênés. Les plus hautains les troquent contre des rictus condescendants. Le commun m'ignore, les colériques m'enseignent des jurons nouveaux et me remémorent les anciens. Un jour, des jeunes à l'allure peu entraînante, voire fort déplaisante, sont allés jusqu'à me lancer des graines, pour « regarder si j'irais picorer et voler avec mes amis poseurs de fientes ». Ils étaient partis et je restais encore dépité, pancarte ballante, au milieu de la

rue, jusqu'à ce qu'un petit bruit me ramène à la réalité. Petit bruit pour petite chose. Baissant les yeux, j'aperçus une fillette en haillons, de onze ou douze ans seulement, qui ramassait les graines. Comme elle se redressait, elle piocha de sa main gauche dans sa main droite où siégeaient les incommodes victuailles, puis en mis quelques unes à la bouche, qu'elle goba, l'œil rieur, avant de m'affirmer :

- Tu sais, ce n'est pas si mauvais !

J'ai plus tard béni ce jour, car j'ai ramené avec moi la petite, une orpheline du nom de Meadows Waltz. J'obtins ainsi la première adepte de ma cause, mais surtout, le temps me le ferait comprendre, j'avais en cet instant trouvé la fille que je n'aurais jamais eue…

[…]

Je déambule dans la salle de détente de Boisenciel. Ma rébellion est en marche, j'ai désormais la possibilité de porter un gros coup au Nouveau Monde. Mais encore faut-il m'en convaincre moi-même. Ma motivation s'ébranle de temps à autres, car j'ai désormais autre chose à protéger. Mais alors revient me visiter en rêve le pigeon vert crachant sa peur, et je me réveille plus déterminé que jamais. Des pas se font entendre sur le plancher derrière moi, et une

jeune fille de dix-neuf ans, ma Meadows, pénètre dans la pièce.

- Ned, ce gringalet de Wet veut te voir, il dis que son travail avance.

J'acquiesce d'un hochement de tête. Wet… du haut de ses quinze ans, que ma fille traite de gringalet mais que le commun surnomme Dynamite, de part sa tendance à faire exploser toute chose. Je l'ai ramassé, en haillons aussi, et orphelin cela va sans dire, sur l'Archipel du Silence. L'on eu cru qu'être originaire de cette terre innocente maintes fois dévastée lui ait inculqué un profond dégoût pour les conflits et les engins explosifs, mais non. Mécanicien dans l'âme, il prenait un plaisir incroyable a monter des engins volant, capables d'exploser ou de brûler. Sans l'ombre d'un vice toutefois. C'est un garçon gentil qui ne souhaite de mal à personne, il ne s'extasie que devant la beauté des étincelles, la grâce de la fumée…

Je me mets en marche vers son atelier, qui autrefois fut le mien. Meadows déjà s'en est allé. Elle-même surnommée la Tempête, elle a pris une part active dans notre rébellion. Je n'ai pas nommé de grades car la hiérarchie est source de conflits, mais les gens le font d'eux même, et la considèrent comme ma seconde. Tant mieux, cela signifie qu'ils la suivront continuer ce que j'ai

commencé, dans le cas où quelque chose m'arriverait. Arrivé au plus profond de la base, je me glisse dans l'atelier. Le gamin se lève d'un point, retire avec ferveur ses lunettes de protection, et, une soudeuse toujours en main et branchée, accourt vers moi.

- Leader ! Leader ! C'est presque prêt ! Venez voir !

Je souris.

- Pose d'abord cette soudeuse, Wet, tu risque de blesser quelqu'un.

Il rougit légèrement, et s'exécute. Puis revient à la charge.

- Regardez ! Le moteur !

La table est emplie de multiples pièces aux formes saugrenues et de taille variables.

- Je ne vois là que des babioles.

Le petit me lance un regard noir.

- Vous ne comprenez rien à la mécanique décidemment, leader ! Des babioles ! Voyez-vous ça ! Le moteur n'est juste pas assemblé ! Ceci fait, placez le sur un avion résistant et vous supplantez

en vitesse n'importe quel chasseur de l'armée céleste ! Aux commandes d'un tel bijou, jamais vous…

Je l'ébouriffe en riant.

- Je te fais confiance, gamin. Faudrait que t'apprennes à te rendre compte quand on te taquine. Tu peux te reposer pour aujourd'hui si tu veux. L'assemblage des pièces peut attendre demain.

Je fais volte-face pour regagner une autre partie de la base lorsque Wet m'interpelle.

- Leader… comment faire disparaître ça maintenant ? Ces grandes cités ?

Je retourne à côté de lui et le prends par les épaules. Nous nous asseyons.

- Quand j'étais jeune, mon garçon, et que les oiseaux osaient encore arpenter les cieux, il arrivait, parfois, que j'accompagne mon grand-père à la chasse. Alors, quand le vent et la chance nous souriaient, nous ramenions une caille pour le dîner.
- Et ? Quel rapport ?
- Les plateformes, ce sont des cailles. De bonnes grosses cailles.

Le regard étincelant et la voix légèrement tremblante, le gamin me rétorque alors :

- Dans ce cas, il va vous falloir un fusil. Et un bon gros fusil.

[…]

Le grand jour, enfin. Wet n'a pas menti, ce foutu gamin qui ne vole pas le titre de génie. Pas prétentieux pour un sou, lorsqu'il affirmait la puissance de son moteur. Nous avons traversé les lignes ennemis à une telle vitesse que les chasseurs d'élite adverses semblaient à l'arrêt. Maintenant à l'intérieur du périmètre de sécurité, ils ne pourront pas nous arrêter. Le pilote, un homme meilleur que moi, maintient le bolide en suspens au dessus du réacteur géant. D'autres hommes, munis d'un treuil, hissent en bas une mystérieuse machine d'environ deux tonnes que Wet nomme le « Fusil ». Aucune idée de ce qu'il a pu mettre dedans, mais il affirme que lors de l'explosion, il ne restera du réacteur que de la poussière. Sachant que ledit réacteur est un monstre blindé de trente cinq mètres de diamètre pour soixante-quinze mètres de haut, je pense qu'il vaudrait mieux pour nous filer très loin sitôt qu'il sera activé.

Le treuil laisse lourdement reposer le Fusil près de moi, sur les rondes qui entourent la machine

géante. J'ai en tête le code, il ne me reste qu'à l'activer, et le sort en sera jeté. Près de moi, Meadows a l'air anxieuse, elle qui a toujours été si déterminée. Elle me jette un regard plein de doutes.

- Ned… tu pense vraiment qu'on doit le faire ? Semer la discorde et la destruction, faire couler le sang des innocents pour rendre le ciel aux oiseaux… c'est injuste.

Je soupire. Elle a raison, c'est injuste. Mais qu'est-ce que la justice, tout compte fait ?

- La guerre, la mort, la haine et la violence… l'homme les chérit plus qu'il ne voudra jamais l'admettre. Il pourrait vivre en paix ; en harmonie, s'il le souhaitait. Mais il s'en lasse. Il se lasse du bonheur comme de tout ce qu'il touche ou qu'il obtient. Les oiseaux ne se sont, eux, nullement lassés du ciel. Et ne s'en lasseront jamais.

Elle baisse les yeux, pensive. Quant à moi, je ne peux me résoudre à un acte pour lequel l'un de mes enfants pourrait me haïr. Je concède donc :

- Le choix est tiens, ma fille. Tu connais le code aussi bien que moi. Tu peux suivre notre rêve, ou y renoncer, auquel cas nous partirons, avec Wet, vivre tranquillement à Boisenciel.

Elle relève les yeux, où semblent brûler des flammes nouvelles.

- Que veux-tu réellement, avec ta rébellion ? Que va accomplir le Fusil ?
- Je me contente d'offrir à chacun ce qu'il souhaite au plus profond de lui-même. Aux oiseaux le vent, à l'humanité les tourments.

La Tempête me jauge du regard quelques secondes, puis se tourne vers le Fusil. Ses doigts composent lentement mais surement le code. Le minuteur s'enclenche. Les dés sont jetés.

[…]

*Nouvelle*

## Quand sonne le glas…

Je m'appelle Jack Landers, et si vous lisez cette histoire, c'est certainement qu'elle est ressortie du scan de mon cerveau lors de l'autopsie, car je puis vous assurer ne l'avoir jamais rédigée.

Aujourd'hui, nous sommes le 31 octobre. Ce qui signifie que des mioches masqués vont venir sonner chez moi pour quémander des sucreries en tout genres, avec leurs masques hideux et leur naïveté dégoutante. Je hais Halloween. Depuis tout petit. Je me retrouvais au milieu de tous ces enfants déguisés, et je voyais l'horreur partout. Leurs masques qui les faisaient rire étaient effrayants.

A présent, j'ai 38 ans. Mais je redoute toujours cette nuit. Je n'ouvrirais pas lorsque les sales gamins vont sonner.

Il fait jour, mais la peur m'envahit déjà. Une voix dans ma tête résonne, mais elle est encore trop faible pour que je l'entende vraiment. Elle murmure, des choses incompréhensibles, mais ce

que l'on ne comprend pas, c'est ce qui nous effraie. Je lui dis de se taire mais je me sens idiot. Me voila en train de discuter avec mon subconscient.

Les secondes passent lentement, et tandis que je scrute la fenêtre, craignant d'y voir apparaître un de ces cauchemars masqués, on s'adresse à moi.

*« On est nerveux, Jack ? »*

Je me retourne subitement, cherchant partout autour de moi la provenance de cette voix.

- Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ?

La voix ricane à m'en faire vibrer les tympans.

*« Tu ne te reconnais pas toi-même, Jacky ? Ah ! Ah ! Ah ! Très nerveux oui ! »*

Me voila encore à dialoguer avec moi-même, à voix haute pour répondre à ma pensée. Maintenant qu'on y est, peu importe, autant continuer, peut-être que tout s'arrangera…

- Je ne suis pas nerveux, ce ne sont que des enfants déguisés et je le sais !

*« Alors, pourquoi tu surveilles autant ta fenêtre ? Et pourquoi ne leur ouvriras-tu pas ? Hein Jacky ? »*

- Je… je n'en ai pas envie, mais je sais qu'ils ne sont pas dangereux.

*« Tu le sais, ou tu essaies de t'en persuader ? »*

- Qu'est-ce que tu racontes, comment des enfants innocents pourraient-il me nuire ?

« Je ne sais pas, mais peut-être qu'ils pourraient. Est-ce vraiment de l'innocence sous ces masques ? Toi tu étais innocent, mais tu n'aimais pas les masques, tu n'en mettais jamais. Mais eux, toutes ces horreurs les font rires, c'est malsain, non ? »

Me voila encore plus mal. Subconscient de merde ! J'étais resté ce temps à dialoguer en scrutant la fenêtre, et voici que la nuit est tombée.

J'entends un gong et je sursaute. En me retournant dans l'obscurité de la pièce, je me rends compte que ce n'est que ma pendule. Mais la voix en rajoute :

*« Quant sonne le glas... »*

C'est vrai, il n'y a eu qu'un seul gong ? Pourquoi ? Il est pourtant 21h. Putain je suis en train de m'effrayer tout seul.

Je vais allumer la lumière, il fait trop sombre. Je sens l'autre moi se tordre d'un rire sadique.

*« Tu crois qu'une ampoule 60Watts suffira à te sauver la vie ? »*

Je me surprends à crier.

- MA VIE N'EST PAS EN DANGER !!!

La voix rie de plus belle, et manque de s'étouffer lorsque la sonnerie retentit. Elle tousse, puis me dit :

*« Tiens, c'est la mort qui vient t'apporter une lettre. »*

C'est faux, je le sais. Ce sont les enfants. Je n'ouvrirais pas, ils vont repartir à la maison d'à côté et ce sera fini.

*« Ils ne partiront pas Jacky, tu as allumé la lumière, un coup d'œil à la fenêtre et ils sauront que tu es là ! »*

Merde ! J'avais oublié !! Je cours à l'interrupteur et éteints. La sonnerie retentit à nouveau. Je suis dos au mur, collé dans un coin, haletant, comme si un tueur tentait de crocheter ma serrure. Les voix proviennent de la porte.

- Des bonbons ou un sort ! Des bonbons ou un sort !

Mon esprit s'embrume, et les voix changent, elles semblent plus nombreuses, plus graves.

- Des bonbons ou la mort. La Mort !

Mes yeux s'écarquillent. Puis plus rien. Pas un bruit. Plus de sonnerie. Pas de cris. Ils sont partis ?

Je me décolle du mur et tente quelques pas silencieux. Alors, à la lueur d'un lampadaire, une ombre masquée surgit à ma fenêtre, les deux pommes posées sur les carreaux. Le visage déformé m'observe. M'a-t-il vu ? J'ai l'impression que ses deux grosses orbites vides m'ont passé au scanner pendant plusieurs minutes, mais ça n'a duré quel quelques secondes.

L'horrible masque disparaît aussi vite qu'il est apparu.

*« Voila, il t'a vu. Et il reviendra. C'est ton reflet que tu as vu dans cette vitre, ton visage après qu'ils soient venus te chercher, Jacky ! »*

C'est quoi se délire ! Je cours vers l'interrupteur et je l'actionne ! Comment ? Pourquoi ça ne s'allume pas ! Je vais au disjoncteur et je fais bouger tous les boutons. Rien !

*« Haha ! Je crois qu'on va rester dans le noir ! C'est plus dans l'ambiance ! Hé ! Hé ! Hé ! »*

Elle a raison, je n'ai pas d'ampoule pour remplacer celle-là et elle a du griller. Mais je peux aller dans une autre pièce. Suis-je bête.

J'allume la cuisine. Rien. L'escalier. Non plus. Je monte à la salle de bain, dans ma chambre ! Rien de s'allume. Nulle part. Dehors, le vent s'est levé. Il souffle tel un râle. Les feuilles d'automne virevoltent et donne à l'extérieur un aspect tout aussi terrifiant. Dans les maisons alentours, aucune lumière allumée, aucnun signe de vie. Que se passe-t-il ?

*« Mais c'est l'innocence Jacky. Les enfants innocents dont tu parles. Ils ont fait sonner le glas. Ils t'ont plongé dans les ténèbres. »*

C'est vrai, ils me l'avaient dit : « Des bonbons ou la mort. » Pourquoi ne leur ai-je pas ouvert ! Idiot que je suis !

- S'ils reviennent, je leur donnerais tous ce que j'ai au placard !

La voix semble en désapprobation.

*« C'est trop tard mon pote. Tu les as contrariés, ils ne veulent plus de sucreries. Les démons sont réveillés. »*

Je tremble et tremble encore. Je m'assoie sur mon lit et je compte les secondes jusqu'à demain. 22h.

23h. 23h30. Je m'assoupis. Mes rêves sont peuplés de cauchemars, et je ne sais pas si je me les imagine en étant endormi ou éveillé. J'ouvre les yeux un peu après minuit. Le grenier grince. La voix me parle de nouveau.

*« Ce ne sont pas les rats, Jacky. »*

Je regarde partout, craignant de voir surgir un mal à tout instant. Je bondis au plafond en entendant les volets grincer. Puis les portes. A la salle de bain, le robinet se met à goutter. Plop…… Plop……Plop ! C'est trop ! Mais ce n'est pas fini. La petite horloge sur ma table de chevet qui fait tic-tac, tout le temps, en rythme. C'est insupportable. Ma fenêtre, vieillotte, laisse passer l'air par en-dessous l'air et un courant froid vient frotter mes cheveux. La lumière qui transite entre les volets entrebâillés dessine des ombres mouvantes sur le mur face à moi, et j'y décerne mille visages.

Ma main se resserre sur le couteau de cuisine posé à côté de moi sur mon lit. Mais !!?? Que fait ce couteau ici !? Quand ai-je pris un couteau ?

*« Mais tout à l'heure, quand tu courais partout dans la maison pour allumer la lumière, et que tu as visité la cuisine, Jacky. Je sentais que tu avais peur de monter à l'étage, alors je t'ai fait prendre une arme, pour te défendre. »*

Impossible, je ne m'en souviens pas…

*« Et j'avais raison, regarde, ils sont là, ils viennent pour toi. »*

Je lève les yeux, trois gosses, les bras le long du corps, debout face à moi. Leur masque est retiré, mais leurs yeux sont tous blancs, vides, inexpressifs. Je serre plus fort le couteau et me met en garde. Mais… où est-il ? Ou est le couteau ? Je panique. L'enfant du centre, lève les deux bras à hauteur de son visage. Il tient à deux mains le couteau, plus grand que sa tête. En dessous de ses yeux toujours vides, un sourire maudit se dessine sur son visage enfantin. Je vais mourir. Je hurle.

- AAAAAAAARRRRRRRRGHHHHHH !!!

Le lendemain, je hurlais encore, avec une voix déchirée. Plus jamais mes cordes vocales ne seraient les mêmes. Ça a alerté les voisins, qui ont accouru.

J'ai fini en hôpital psychiatrique pendant deux mois. Ils n'ont rien pu faire pour moi. S'apercevant que j'avais l'air d'être revenu à moi et d'être à peu prêt sain d'esprit, ils n'avaient plus de raisons de me garder, et je peux rentrer chez moi. Le temps passe encore.

Aujourd'hui, nous sommes le 30 octobre. Demain, ça fera un an. La pendule de mon salon sonne les douze coups de minuit, mais je n'en entends qu'un. Et déjà, la voix se réveille. Elle me murmure, mais je l'entends cette fois-ci.

*« C'est le glas »*, me susurre-t-elle.

Ça va recommencer. Et je ne peux rien y faire. Je dois prendre une décision. Si votre tourment provient du plus profond de votre subconscient, il n'y a plus qu'une chose à faire : arrêter de penser.

Alors, adieu…

*Conte*

## Le Livre-Sans-Pages

Il errait, voyageur solitaire, âme vagabonde, dans les confins de la forêt dense. Il se plaisait à arpenter les terres reculées du royaume des fées. Il admirait mont et merveilles, et ses foulées couvraient plus de lieues qu'il n'est humainement possible de le compter. Certains eurent dit qu'il avait tout vu. Il en pensait tout l'inverse. Et c'est pourquoi il continuait à avancer.

Mais notre vagabond vieillit, tout homme qu'il était. Vint un jour où ses jambes durent s'appuyer sur une canne, et où son cœur lui clama de stopper ses vadrouilles. Alors, il rentra dans sa chaumière, celle qui l'avait attendu toute sa vie. Ils firent plus ample connaissance, et le vieil homme se réjouit d'avoir pour compagne cette bicoque qui le protégeait du froid et lui offrait confort pour ses vieux jours. Lorsqu'il se sentit seul, il recueillit de petits orphelins. La plus âgée d'entre eux, une jeune fille émerveillée par les histoires qu'il contait, l'assistait dans la tâche. Lorsqu'elle fut majeure, il lui légua tout son héritage. Les mauvais parleurs en ont ri, car il ne

possédait que ce petit chalet dans la forêt, fait de bois et de paille. Mais les orphelins, eux, savaient qu'ils avaient reçu bien plus. Il leur avait légué la magie des rêves, des histoires toutes plus incroyables les unes que les autres. La jeune fille entreprit de les coucher sur papier, et continua de la raconter à ses fils. Ses frères firent de même. Les contes se propagèrent au fil du temps et des terres. Ils devinrent peu à peu des histoires, puis enfin des légendes. Le problème avec les légendes, c'est que les gens, parfois à tort, croient qu'elles n'ont jamais existé…

Bien des près ont fleuris depuis la mort de la jeune fille et de ses frères. Aujourd'hui, la bicoque a été retapée par un charpentier et un maçon. Elle est habitée par un jeune homme sympathique mais peu courageux. Peut-être est-il un descendant des orphelins, peut-être pas. Toujours est-il qu'il avait lu les ouvrages toujours présents dans les étagères du salon. Pas par respect pour un vieil homme dont il ignorait jusqu'au nom. Seulement parce qu'il s'ennuyait. Mais il faut parfois oublier les raisons qui poussent un homme à faire quelque chose, et se contenter de louer l'acte lui-même.

Ainsi, Lénice – car c'était son nom – avait lu les contes. Peut-être qu'il ne les avait pas aimés. Probablement que comme tous les autres jeunes gens à qui on les lisait, il ne les avait pas crus plus

longtemps qu'il n'est nécessaire au fonctionnement de l'histoire. Mais le fait est que pendant un instant, alors que ses yeux parcouraient les lignes, son esprit était ailleurs. Il vagabondait allègrement aux côtés du vagabond, et il s'émerveillait aussi devant la magie du lointain. Mais ce qui nous amène aujourd'hui près de Lénice plus que d'un autre n'est pas sa faculté à voyager avec l'ancien.

Le jeune homme n'était pas des plus imaginatifs, et il n'était capable de voir que des bribes des images que le texte lui avait décrites. Il a voyagé dans un monde incomplet, aux couleurs aléatoires, comme si le livre oubliait des mots, ce qui pourrait être le cas car l'encre commençait à s'écailler. Mais Lénice était un homme qui, malgré ses défauts, avait une immense qualité : il aimait vivre. Il ressentait la vie en chacun. Il pouvait dire si les gens étaient heureux ou tristes, bons ou mauvais. Ainsi sut-il dès qu'il posa les yeux sur les contes, que le vagabond des histoires n'était pas heureux. Il avait cru l'être, puis, dans ses vieux jours, il avait compris qu'il avait échoué dans sa quête, et que finalement, malgré tous ses efforts, il n'avait pas vécu de la façon qu'il aurait voulue. Lénice se posa alors une question : quel pouvait être ce dernier voyage que l'ancien avait loupé ?

Alors, il se leva en direction de l'étagère, prêt à saisir le dernier ouvrage, le seul qui avait rédigé de

la main de vagabond lui-même, bien qu'il l'ignorât. Il dépoussiéra la reliure. Elle n'était ornée de rien, vierge en tous points. Il ramena néanmoins le livre avec lui lorsqu'il se laissa retomber dans le fauteuil. Il le saisit à deux mains, puis, les mains tremblantes d'une appréhension incomprise, l'ouvrit. A sa grande surprise, ce conte n'avait pas de titre. Il était simplement précédé d'une phrase, qui tenait en deux vers :

*« A tous les héros qui m'ont accompagnés, je lègue cette dernière histoire. La plus importante, la seule que je n'ai pas vécue. C'est la vôtre. »*

*

Lénice avait un grand sac à dos et portait des bottes marron. Ses cheveux bruns étaient plus longs qu'à l'origine, et ils étaient noués par un bandeau de tissu rouge. La chemise de tartan ouverte, il transpirait à grosse goûtes. L'astre de feu tapait fort sur le sentier dégagé, et il aurait volontiers demandé aux arbres d'allonger leurs branches pour créer un peu d'ombre. Quelque peu influencé par les histoires de l'ancien, il le fit par amusement.

- Ô, êtres d'écorce, que j'aimerais voir vos majestueuses ramures s'étendre vers les cieux et créer l'ombrage sur votre sentier sinueux.

Il rit de sa tirade, la forêt l'imita. Puis, lorsque l'écho s'estompa, la végétation s'exécuta. De la surprise au ravissement, Lénice rit de plus belle, et adressa à l'ancien un remerciement silencieux.

Il continua alors sa route. Il avait son propre voyage à accomplir. Une magie que le vagabond n'avait pas connue l'attendait, mais il ignorait tout d'elle. Allait-il bientôt se réveiller ? Se rendre compte que ce n'était qu'un rêve ? Peut-être, mais il n'avait pas envie de se pincer pour vérifier. Lénice continua alors sa route. Il rencontra plusieurs intersections, mais ne se détourna pas du chemin. Les panneaux indiquaient parfois « Richesse », « Pouvoir », ou encore « Paradis ». Lénice n'en suivait qu'un, celui dont parlait selon lui le dernier ouvrage de l'ancien : « Vérité ».

Les tentations se faisaient de plus en plus nombreuses, mais il est combattit. Il usa de la magie des lieux pour avancer. Lorsqu'une source d'eau minérale menaça de l'attirer hors de son sentier, il oublia sa soif, et sa gorge se dessécha. Lorsque la route parut bloquée par des chevaliers en armures terrifiantes, il pensa à un canular d'enfants, et c'est ce qu'ils devinrent.

Mais alors, après un voyage qui, contrairement à ceux de l'ancien, ne se calcule par en lieues et en jours, il fut soumis à une tentation des plus terribles. Au milieu du sentier se débattait une

jeune fille aux vêtements déchirés. Recroquevillée pour cacher sa nudité partielle, elle rampait pour échapper au Fou et au Croquemort. Lénice ne savait pas qui ils étaient, mais par leur allure, c'est le nom qu'il leur donna. La jeune fille, d'une beauté sans pareille malgré son allure échevelée, poussa un ultime cri de détresse et se lança dans les bois. Elle se fondit dans les broussailles, dans les terres des fées. Le Fou et le Croquemort se lancèrent à sa poursuite avec de grands éclats de rire, ceux de l'un teintés de folie tandis que ceux de l'autre ne reflétaient aucune joie, si bien que Lénice ne comprit pas en quoi il s'agissait d'un rire, mis à part le fait qu'il l'eut interprété de la sorte.

Le jeune homme s'interrogea, cette fois-ci avec bien moins de raisonnements que les fois précédentes. Etait-ce une dryade ? Il l'aurait juré alors qu'elle filait entre les troncs. Mais il se ravisa. C'est sa beauté qui l'induisait en erreur. Dans les bois, il avait vu une dryade. Elle eût été dans l'eau aurait-il vu une sirène, dans les nuages un ange, dans l'atmosphère une étoile.

Lénice continua sa route, car il savait que dans les histoires, la belle jeune fille était souvent un leurre, et que les seules qui devaient être sauvées habitaient en haut des tours gardées par les dragons. Elles avaient des cheveux d'or, et s'appelaient Princesse. Ce n'était pas le cas de

celle-ci. Elle était d'une beauté plus sauvage, comme si le monde l'eut placée et façonnée de façon à ce qu'elle lui paraisse parfaite même dans l'état le plus pitoyable. Lénice hésita. Il avait laissé l'endroit loin derrière lui à présent, mais il ne pensait toujours qu'à elle. Sur l'intersection suivante, il distingua deux panneaux : « Vérité » et « Jeune fille en détresse ». Il se maudit, marmonna des excuses au vieil homme dont il ne réaliserait pas le dernier voyage, et fit demi tour. Le sentier avait disparu, il n'y avait plus que de vastes étendues de forêt dense, d'herbes, de ronces et de ruisseaux. Et Lénice avançait, au hasard et sans douter. La forêt était son allié, elle l'avait protégée du soleil, il lui faisait confiance, et elle le lui rendait.

*

Il crut entendre le rire du Fou, et pressa le pas. Il sentit derrière lui le souffle rauque d'un poursuivant, et comprit que le Croquemort l'avait repéré. Une main l'agrippa et lui arracha sa chemise dans un craquement de tissu. Il trébucha mais se releva rapidement, remerciant son lutin gardien : cela aurait pu être sa nuque. Vêtu à présent de lambeaux, il se sentait très proche de la jeune fille. Il se dit qu'il avait peut-être fait le bon choix, et il affronta le Croquemort. Celui-ci pâlit, si tant est qu'il puisse devenir plus blanc encore. Sa cape mortuaire ne put supporter le

regard si assuré du jeune homme qui lui faisait face. Les ténèbres s'enfuirent, et le Croquemort fut tout de blanc vêtu. Alors, métamorphosé, il lui lança :

- Allons donc, preux chevalier ! Sauvons la dame des mains du Fou !

Lénice l'approuva d'un signe de tête. Il n'avait jamais été courageux, pourtant, son assurance dans les dernières minutes lui paraissait être une forme de courage indéniable. Tout homme possède la bravoure, se dit-il. L'important est de savoir la trouver, car elle ne s'éveille qu'en des circonstances adéquates, qui différent selon chacun.

Alors, fort de détermination et accompagné de son nouvel allié, il s'élança. Le Fou riait et riait, toujours plus fort. Ils pénétrèrent dans les zones malsaines que ses délires avaient créées. Les arbres ne respiraient plus, et l'eau n'était que marais. Les grelots de son chapeau tintaient. Il se pliait et se dépliait, hilare à s'en briser les côtes. Lénice revit la jeune fille, empêtrée dans le bourbier. Des lianes dansantes la maintenaient raide et lui nouaient chevilles et poignets. Des filets de sang s'égouttaient des marques laissées par les épines. Mais elle ne criait plus. Elle regardait Lénice, d'un air implorant. Celui-ci l'observait, admiratif de sa grâce, qui ne

disparaissait pas à l'approche même de la mort. Mais elle s'enfonçait toujours plus. Alors son compagnon réagit.

- Je fais du Fou mon affaire, il n'est qu'homme à rire mais pas à agir ! Va donc sauver ta promise, tu ne me dois rien !

Lénice acquiesça. Le Fou bondit, pirouettes et galipettes agiles dans sa direction, mais il ne put le stopper, car fondait sur lui le héraut en cape blanche. Tous deux entreprirent une danse de béquilles et crocs-en-jambes. Et Lénice, lui, courait. Il s'arrêta aux bords du bassin, manquant de perdre l'équilibre et d'y tomber à son tour. Il tendit la main vainement avant de comprendre qu'il ne pourrait la tirer des lianes ainsi. Il fouilla alors son sac à dos. Il était vide, malgré sa taille imposante. Lénice pensait que ce sac lui fournirait ce dont il avait besoin. Tout au fond sa main tâtonnant, il sentit le doux contact du métal, et referma ses doigts sur un couteau. Alors, il se pencha à nouveau vers la jeune fille, qui avait continué à couler. Il défit une liane qui effectua sa dernière danse mortuaire mais il n'arriva à rien de plus. Lénice chassa de son esprit les derniers relents de lucidité, et il plongea.

Le bourbier semblait bien clair vu du dessous, et lorsqu'il rouvrit les yeux, la jeune fille l'observa

avec tendresse. Il la défit de ses chaînes, et ensembles, main dans la main, ils sombrèrent.

Lorsque le néant les enveloppa, le jeune homme éprouva la douleur la plus forte qu'il avait connue. Celle de la perte d'un être aimé. Car la main de la fille des bois s'était envolée. Peu à peu, alors qu'il croyait mourir, la chaleur regagna son corps, et il rouvrit les yeux. Il était dans une infinité blanche, dans un vide sans début et sans fin. Mais face à lui se tenait un vieil homme aux yeux brillants. Sa longue barbe et sa canne, alliées à des vêtements peu reluisants, lui donnaient l'air d'un mendiant. Mais Lénice compris qu'il était avec le vagabond. Alors, il lui dit :

- Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ai échoué. Je n'ai pas su atteindre la vérité, moi non plus.

L'ancien sourit, découvrant ses dents gâtées.

- Échoué ? Non, mon brave ! Tu as réussi ! C'est moi, qui avait échoué. Qu'as-tu appris de cette aventure ?

Lénice réfléchit un instant, puis répondit :

- Que toute magie est présente à qui veut la voir, mais que nous devons nous en servir pour trouver la source du bonheur : une personne à aimer.

Le vieil homme hocha la tête…

- C'est exact, tu connais la vérité, à présent.

Lénice secoua la tête, il ne comprenait pas tout.

- Mais, ne l'aurais-je pas découvert en suivant le chemin de la Vérité ?

L'ancien au regard bienveillant lui avoua alors :

- Tu l'aurais appris… à tes dépends, tout comme moi. J'ai suivi le chemin, toute ma vie. J'ai vu et usé de magie, mais cela m'a conduit au bout du chemin. Et lorsque la vérité me parvint, j'étais vieux. Il était trop tard. La connaissance m'était désormais inutile. Je ne pouvais qu'essayer de la partager, pour qu'elle en aide un autre.

Les yeux du jeune homme s'emplirent de larmes. Le vagabond repris :

- Va, à présent, va retrouver ta promise. Fais opérer la magie.

La détresse l'envahit :

- Mais, je l'ai lâchée ! Je l'ai perdue !

La dernière phrase que notre ami entendit de l'ancien fut celle-ci :

- Tout ce qui est perdu… ne demande qu'à être retrouvé, tu ne crois pas ?

La vision de Lénice s'embua, et il sombra de nouveau dans les ténèbres.

*

Le jeune homme rouvrit les yeux sur son fauteuil et se rendit compte qu'il s'était assoupit. Il tâtonna sur ses genoux sans trouver le livre, puis s'aperçut qu'il l'avait laissé tomber. Quand il le prit en main, il eut beaucoup de mal à réprimer sa surprise. En effet, toutes les pages étaient blanches. Vides. Aucune histoire n'avait été écrite. Puis il se souvint des vers au début, les seuls mots qui étaient vraiment écrits :

*« A tous les héros qui m'ont accompagnés, je lègue cette dernière histoire. La plus importante, la seule que je n'ai pas vécue. C'est la vôtre. »*

C'était son histoire à lui. Et elle ne faisait que commencer. Lénice adressa un ultime remerciement à l'ancien, et reposa le livre sans pages dans l'étagère, où il attendrait de faire vivre une nouvelle histoire à son prochain propriétaire.

Notre ami Lénice quitta la chaumière sans rien emporter, et n'y revint jamais.

Lui seul sait où il s'est ensuite rendu, mais nous autres, qui connaissons son histoire, pouvons aisément nous imaginer ce qu'il y a fait.

*Page arrachée*

## Noir désert

[…]

Et voila. Panne de fluide. Le moteur à H3O me lâche même pas trois cents kilomètres avant d'arriver. A quoi ça correspond ? Trois ou quatre minutes de vol ? Pas plus… Mais à pieds, au milieu de désert noir d'Irtak, ce sera un peu plus long. Je suis un des rares hommes encore vivants qui aiment marcher, c'est une chance. Et j'ai un sac plein de bouffe. Ça aussi c'est une chance. Cinquante capsules dans la poche droite, je tiendrais un bon nombre de jours. Et ma réserve de création d'eau minérale fonctionne encore, merci le cyber-dieu, j'ai au moins une chose qui ne tombe pas en panne.

La marche sur Irtak est assez monotone. Les trois soleils forment un triangle autour de ce désert, et leurs rayons s'annulent respectivement, la lumière bleue du Grand Froid atténuant les effets d'Atoms le Lointain et de Viva l'Etoile Naine. Le sol est boueux, car les détritus de la décharge planétaire ont, par un processus naturel, traversé

les couches du sol jusqu'à regagner l'air libre à cet endroit précis. Ça ne pue pas vraiment, mais ça reste peu ragoûtant. Je devrais passer la nuit sur une des plaques de Metarock qu'on trouve à intervalles réguliers. Elles furent crées pour les atterrissages d'urgence. J'ai laissé mon vaisseau personnel sur l'une d'elles. Au moins il est intact, un atterrissage dans la boue noire eût été autrement plus gênant, car l'engin se serait enfoncé de moitié dans le sol le temps que je revienne le chercher avec un dépanneur stellaire. Je bois une ration d'eau. Je me demande ce qu'il en est des autres messagers. La station amirale de la ville haute a eut l'intelligence d'envoyer plusieurs personnes avec le même message. Afin d'être sûrs que le contenu de celui-ci arrive à bon port. Une telle initiative me laisse penser que j'ai entre les mains un ordre ou une information de la plus haute importance pour le Conseil. Mais je ne suis pas habilité à ouvrir le message, et si je le fais, la reconnaissance électronique du disque porteur déclenchera une alarme. Aller en prison pour avoir été trop curieux serait bête. Je me contente donc de faire mon travail. Ceci dit, d'autres seront arrivés avant moi à ce rythme, même si je suis parti le premier.

La journée a filé et les trois astres se sont croisés. Chacun se couche de son côté, et l'absence de leurs rayons ne modifie que la luminosité. La température reste la même. C'est pas ici qu'on

attrape un rhume à cause du chaud-froid. J'avance à tâtons, jusqu'à voir une lueur. Une lumière argentée, fluorescente et terne à la fois. C'est un Metarock. Mon salut pour la nuit. Je m'en approche prudemment et sans bruit. Des hors-la-loi, ou des flibustiers – de pirates de l'espace – aiment faire halte dans ce genre d'endroits peu fréquentés eux aussi. Et ils réservent un accueil peu ragoûtant aux touristes dans mon genre.

Ma prudence porte ses fruits. Sur le Metarock, j'aperçois des mouvements. Un vaisseau est posé. Son inclinaison est bizarre, on dirait plutôt qu'il s'est à moitié crashé dessus. Des éclats de voix retentissent, et une silhouette sur le rock lève un bras. Un jet de plasma jaillit, et d'autres hommes, ceux autour du vaisseau, sont submergés par le flux. Ils hurlent un temps. Très court. Puis ceux à l'avant se désagrègent, carbonisés, tandis que les plus à l'arrière tombent, encore entiers mais probablement plus que morts. La scène, vue dans la pénombre, reste choquante, mais j'ai pu me retenir de hurler, ou encore de vomir. La voir de près eut été autre chose. La silhouette qui avait levé le bras, humanoïde elle-aussi, tourne sur elle-même, inspectant les alentours. Puis des propulseurs jaillissent de ses pieds, et elle décolle comme une fusée, dans une direction qu'elle seule connait.

Je remercie encore une fois le cyber-dieu. Cette chose était un cyborg. Il devait être équipé d'une vision thermique et aurait pu me repérer s'il avait été moins négligeant. Heureusement, les cyborgs ont conservé un cerveau humain, et leur tendance à se tromper est aussi forte que chez n'importe lequel d'entre nous.

Maintenant qu'il est assez loin, je m'approche du Metarock et du vaisseau échoué. Il s'agit d'un Z-Fly, un chasseur, comme le mien. Mais dans un état critique. Il a un réacteur endommagé, suite à un tir ennemi probablement, et le pilote a du se jeter sur le rock d'urgence. Triste fin que de se faire carboniser par un jet de plasma en débarquant. Je ravale ma salive, inspire un bon coup, et j'entreprends d'examiner les corps, juste au cas où. Je ne suis pas déçu. L'un deux, surement le pilote de l'engin, est un des messagers partis juste derrière moi de la ville haute. En voila un qui n'arrivera pas à bon port. C'est inquiétant. Il a été attaqué, par les autres hommes qui se trouvaient là on peut croire, car derrière un relief du Metarock se trouve un autre vaisseau, intact. Le cyborg cependant, n'a fait aucune différence, et les a tous tués. Combien y avait-il de camps dans cette altercation ? Aurais-je été moi aussi attaqué en arrivant là ? Alors, peut-être que ma panne n'est pas une malédiction, mais une bénédiction…

En attendant, je vais dormir dans un coin, et demain, je marcherais encore. A moins que je n'arrive à démarrer le vaisseau de ces types. Ils n'en auront plus besoin à présent. Mais je ne me fait pas d'illusions là-dessus, je n'arriverais probablement pas à briser le code de sécurité.

Quel monde pourri…

[…]

# Amanpeine

*Cathédrale de Lyre, 1872.*

Le sol est froid, la pierre est dure. Je trempe dans une humidité désagréable. Poisseuse. J'entends des gouttes et des pas qui résonnent. A l'extérieur, en bas, un fiacre passe sans s'arrêter. Je ne la sens plus, où est-elle ? Après tous ces efforts pour la retrouver, je ne veux pas m'endormir. Mais chaque seconde la pierre devient plus accueillante. Elle semble se réchauffer tandis que je refroidis. Ceux qui passent m'ignorent. Ils ne me voient pas. Qui suis-je ? Que suis-je ? Mes souvenirs remontent si loin, si loin avant moi … J'y retourne.

*Cathédrale de Lyre, 100 ans plus tôt*

Je pourrais dire qu'il s'agit de moi, puisque je partage ses sens, mais laissons à mon hôte ce qui lui appartient. Un homme de taille moyenne, encore jeune, contemplant une cathédrale déjà ancienne, majestueuse et robuste. Everell Saure,

tel est son nom. Ses cheveux sont noirs, son visage quelconque, son passé insignifiant. Un monsieur-tout-le-monde, pensera-t-on. Pourtant, quelque chose le distingue. La larme. Everell Saure pleure celle qui ne le voit pas. Il pleure celle qui ne le pleure pas. Son œil droit cligne, voit, se meut, mais son œil gauche, terne est gris, distingue le présent comme un passé, immobile. Et sur sa joue, une larme s'est figée, immortelle. La larme par l'œil du passé, symbole présent d'une tristesse future, éternelle et pourtant encore inconnue.

J'ai déjà vu tout ça, dans mes rêves, mais Everell semble toujours le vivre pour la première fois. Je voudrais lui crier, dans sa tête, d'aller la chercher ! De courir dans la cathédrale et d'en gravir les marches à toute vitesse. Mais il ne m'entend pas. Je suis un spectateur. Everell rumine car elle est en retard. Il regarde à gauche, à droite, devant derrière… mais pas en haut. Il tripote nerveusement sa montre à gousset dorée, puis il se tourne vers la porte de la cathédrale et entame un long hurlement de haine, car elle n'est pas venue. Pendant ce temps, derrière lui, un vent funeste se lève. Il siffle comme un serpent mortel, et s'écrase dans un fracas d'ossature brisé. Toujours hurlant, Everell titube et tombe, la main sur le cœur, à genoux. Il fait volte-face, péniblement, alors qu'il sent la vie s'évaporer. Et

lorsqu'il la voie, son hurlement de haine se mue en cri de désespoir.

Ainsi Everell Saure s'éteignit, transpercé de part en part après la chute mortelle de son aimée, tas de haillons sanglants, nuque, bras et jambes formant des angles interdits. Certains dirent que c'est une crise cardiaque qui fit littéralement exploser le cœur d'Everell. D'autres crurent que son lien avec la belle était si fort que la fin d'une vie engrangea immédiatement la fin de l'autre. Et moi qui suit là, invisible, j'aperçois une vapeur argentée s'échapper du corps de la Dame de Lyre. Son âme s'enfuit, et je quitte cette époque pour m'éveiller dans mon lit, en sueur.

*Quartiers* du centre, Lyre, 1871

A présent que le corps dont je partage les sens est bien le mien – du moins je crois – je vais devoir révéler mon identité. Je suis Frédérick Peine, un journaliste œuvrant pour le meilleur quotidien de la ville, nommé Toutàlyre. Mes articles en font la Une depuis quelques mois, et les plus anciens reporters me regardent d'un mauvais œil. Ils ont quelque difficulté à admettre qu'un petit jeunot vole la vedette aux rédacteurs chevronnés qu'ils sont. Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est qu'au-delà du talent, il y a la chance. Et moi, j'ai beaucoup de chance.

Je me lève et éponge ma sueur, car mine de rien, je me réveille d'un songe pas spécialement agréable. Je me rends dans la modeste cuisine de mon plus que modeste appartement. Je bois un café, et j'enfile des vêtements pour sortir. Je sens qu'aujourd'hui sera une grande journée. Comment le sais-je ? Aucune idée. Un pressentiment. Et j'aime suivre mon instinct, alors je m'y fie, n'adressant de prières qu'à Dame Chance.

Au dehors, je m'apprête à arrêter un fiacre pour me rendre aux bureaux, puis je me ravise. Mes quelques pièces de cuivre seront plus utiles pour me payer un repas. J'écume les ruelles, à l'affût de découvertes sur mon chemin matinal. Mais je ne rencontre que misère et banalité. Hors les gens ne veulent pas du banal, et je n'aime pas écrire sur la misère. Je laisse ça aux moins efficaces d'entre nous, histoire qu'ils aient l'impression d'avoir un travail intéressant. J'arrive sur la grand-place, et mon attention est immédiatement attirée par les grands échafaudages qui tapissent la cathédrale. Elle est en rénovation depuis un certain temps. Des cris éveillent ma curiosité. En bas, un ouvrier est assis, entouré de ses compères qui avancent et reculent, comme s'ils voulaient le réconforter tout en le craignant. Il est vrai que ses grands yeux exorbités lui donnent un air fou, voire possédé. Il regarde partout, effrayé. Comme je ne crois pas au diable, je l'approche.

- Que s'est-il passé, mon brave ?

Il ne me voit même pas. Mais il a du m'entendre, plus ou moins car dans son délire, il bégaye l'ombre d'une réponse.

- L'â…l'âme en peine, celle qui s'est brisée ! Elle l'aura ! Aaah !

Ces quelques mots décousus, appliqués aux souvenirs de mon ami d'autre-temps feu Everell Saure, vont constituer le point de départ de ce qui va être le plus grand article de ma vie. Dame Chance, c'est trop d'honneur…

*Bureaux de Toutàlyre, Lyre, 1872*

Depuis un an, je cours après elle. Je ne consacre qu'un maigre temps au reste, et si j'ai réussi à conserver mon emploi, je ne suis clairement plus la vedette, au grand plaisir de tous mes collègues. Durant cette année, les asiles de fous et les morgues ont connu une activité croissante. Amanpeine est devenue le fantôme le plus craint de la ville, le principal sujet de discussion à la nuit tombée, l'argument des parents pour ne pas laisser les enfants sortir le soir. Et je suis probablement le seul vivant ici à la poursuivre plutôt que la fuir. Les grands hommes sont souvent des grands idiots pour qui ça a bien

tourné. Quelqu'un de très sage disait ça, même si j'ai oublié son nom. J'espère que sa théorie s'appliquera pour moi.

Mon dossier se complète, j'ai réuni des tas d'informations. Le fantôme, dont l'existence ne fait plus l'ombre d'un doute, ne se meut que dans les vieux quartiers. Uniquement ceux qui existaient il y a cent ans. Elle hante la cathédrale tous les vendredis, et l'œil attentif peut apercevoir sa forme argentée sur le toit, près de la statue à sa propre effigie. Bientôt, bientôt j'aurais tout ce qu'il me faut. Mais avant ça, dernière épreuve, dernier boulot : je dois rencontre le fantôme de la Dame. Une discussion si possible, un cliché pour l'article, indispensablement. Je quitte donc le bureau, sous le regard emplit d'indifférence de mes collègues.

*Cathédrale de Lyre, 1872*

Me voila à la cathédrale. Depuis l'année dernière, les travaux sont presque terminés. Des ouvriers y travaillent toujours, mais ils œuvrent dans le détail, si bien que les échafaudages pour la rénovation massive on été retirés. La bâtisse est à nouveau belle, majestueuse. Effrayante même, lorsque l'on connait son histoire. Alors que je gravis les marches vers la grande porte, le souvenir ressurgit. Je me retourne, mais pas de

cadavre non. Nous ne sommes pas il y a cent ans. Je frissonne malgré tout, puis j'entre dans la froideur des lieux. Je traverse d'une traite la salle de prières, j'adresse une révérence rapide à l'évêque, occupé près de ses cierges, et je me faufile dans une ouverture à gauche. Cela mène à d'étroits escaliers en colimaçon, interminables. Et au fur et à mesure que je tourne, je m'imagine la belle, courant en pleurs, vers le sommet. Je m'imagine Everell la poursuivre, quatre à quatre, chose qu'il n'a pas faite, puisqu'il ignorait tout de sa présence en ces lieux.

J'atteins finalement le toit, constitué d'un ultime bâtiment, mi-clos, abritant le clocher, et d'un large balcon bordé d'un mince, d'un frêle parapet. J'avance prudemment. Le fantôme de la Dame est-il là ? On ne dirait pas. Pas encore. Mais nous sommes vendredi. Elle viendra. Au centre du balcon fut érigée une statue. Elle est nommée Dame de Lyre. Les gens ne sont pas certains qu'elle représente celle que je crois, mais c'est pour moi une certitude. J'ai vu son visage, bien qu'elle fut morte et dans un état pitoyable, c'est bien la même. La statue est réussie, mais elle ne lui rend pas le quart de sa splendeur. Sauf dans les yeux, et le cristal qui orne son cœur. Ils semblent comme vivants. Nul homme ne supporte le regard de la statue. Depuis sa création, il est de notoriété publique qu'on ne peut soutenir ses fausses pupilles bien longtemps.

Etrangement, je peux. Non sans désagrément, mais j'ai l'impression de la comprendre. De me fondre dans la peine d'une vieille amie.

Soudain, une voix retentit derrière moi. Masculine et comme brisée.

- Elle ne viendra pas.

Je me retourne subitement. Je fais face à une vapeur argentée humanoïde, mais ce n'est pas la dame. Je comprends alors, que nous nous méprenions, que je me méprenais. L'âme en peine n'était pas la Dame. C'était Everell. Puis un éclair, une tension me met à genoux. Tout finit par disparaître, je suis aveuglé par un improbable éclat de noir.

Lorsque mes yeux se rouvrent, ce n'est pas moi qui m'en sert, mais eux qui me contemplent. Je ne suis que vapeur informe, sans l'éclat d'argent qu'avait le fantôme. Je ne suis pas destiné à persister. Mon propre corps, à présent orné de cet œil gris et immobile, ma joue dans laquelle s'est sculptée la larme figée, tout ça se meut, me traverse comme si rien, et dépose un baisemain sur la statue de la Dame de Lyre. Dans les yeux et le cœur de cristal de celle-ci, on jurerait déceler un éclat.

Le sol est froid, la pierre est dure. Je trempe dans une humidité désagréable. Poisseuse. J'entends des gouttes et des pas qui résonnent. A l'extérieur, en bas, un fiacre passe sans s'arrêter. Chaque seconde la pierre devient plus accueillante. Elle semble se réchauffer tandis que je refroidis. Ceux qui passent m'ignorent. Ils ne me voient pas. Qui suis-je ? Que suis-je ? Mes souvenirs remontent si loin, si loin avant moi …

Alors, après un grand rêve retraçant deux vies, mon âme brisée s'éteint. Mon article fera un carton, et il paraîtra sous mon nom.

Mais celui qui va réellement jouir de ma vie et de mon corps, se nomme Everell Saure.

*Nouvelle*

## Marche de nuit

J'enfonce profondément deux doigts dans une muqueuse. Tout au fond. Les va et vient incessants ne font aucun effet. C'est désespérant. Ça aurait suscité une réaction chez n'importe qui, mais pas là. Je fais ça mal, peut-être ? Encore un petit coup, voyons si…

BLWEARK !!!!

C'est acide et consistant. J'entends le bruit de la nourriture à peine mâchée tomber mollement sur le goudron. En plusieurs fois. J'ai senti le passage, et j'ai savouré mes tagliatelles au saumon une deuxième fois. La première était tout de même meilleure. Je m'appuie sur la porte du garage à ma droite. Un enfoiré rit, et je grimace lors d'un flash. C'est un de mes amis qui me prend en photo. Direction Facebook je parie. Sale bâtard.

La nuit dans la belle Montpellier démarre bien, un arrière goût de tripes, un monde en mouvement constant. Nous sommes deux, deux jeunes ivres entourés d'un groupe suffisamment net pour se

moquer de nous mais trop peu pour retrouver sa route sans moi. Quelle bonne blague. Qu'ils aillent chier des prunes, je m'occupe de mon compatriote de beuverie. Il est dans un état qui ferait envier le mien. Eux n'ont qu'à se débrouiller. Je n'ai besoin de personne. Je n'ai jamais eu besoin de personne. La solitude est le remède à tous mes maux, en particulier les maux d'estomac et le tournis dû à l'ivresse.

J'entends des paroles tandis que Michel et moi nous asseyons sur un parapet. Il n'était pas là auparavant. Ou alors c'était peut-être nous qui étions ailleurs ? J'enfouis ma tête dans mes mains. Je sens sa présence à côté. Il est dans un état second, perdu dans les limbes de la convalescence, en route vers le royaume de la gueule-de-bois et la principauté du lendemain de cuite. Ceux qui me parlent ne m'intéressent pas, mais ils continuent. Ça me soule. Encore plus je veux dire. Des bribes me parviennent. On me somme de me bouger. Il ne faut pas rester là. Pourquoi ? Il y a une bombe ? Je leur dit de partir. De nous laisser. Je dis que je gère. Ils ne me croient pas. Je leur donne les clés de ma voiture pour qu'ils puissent y rentrer en m'attendant. Puis je leur souffle de dégager. Dans un murmure ne tolérant aucune réplique. Ça rouspète et ça s'entête, mais je suis reparti dans ce lieu que moi seul connais. Là où l'on ne peut m'atteindre.

Je me réveille. Ils ne sont plus là. Seulement Michel. Il faut se bouger.

Je reprends contenance. C'est une renaissance. Les vapeurs d'alcool diminuent toujours mes sens, je suis comme anesthésié du cerveau, ramolli sous morphine, mais je progresse dans le bon sens. Première étape, un sms rassurant. Pour dire aux autres que je vais bien, que je vais ramener Michel auprès de la meute. Que je tiendrais ma parole. Je me lève et titube. Je vais au coin de la rue, et je défais ma braguette. Uriner dans une ruelle, l'une des joies des soirées arrosées. Un mouvement attire mon attention. C'est mon acolyte, qui a senti mon départ. A-t-il eu peur que je l'abandonne là ? Il zigzague et tangue dangereusement, mais il est debout. Je lis dans ses yeux une détermination que je connais bien. C'est le moment. Il est opérationnel, prêt à me suivre au bout du monde, dans sa confiance aveugle mais sa volonté de fer, car il n'en faut pas moins pour s'être levé dans son état. Je souris. Nous pouvons partir. Je prends une direction au hasard en lui enjoignant de me suivre. Je cherche un plan de la ville, donc un arrêt de bus ou de tramway. Sitôt que j'aurais mis la main dessus pour définir notre position, je pourrais nous réorienter.

La nuit sera longue, la marche assidue, mais nous sommes là, debout, deux face à la nuit, arpentant

la ville silencieuse. Tout est trop calme, mais je ne me soucie de rien. C'est mon grand défaut. Je me soucie trop peu.

*

Michel suit mieux que je ne l'espérais. Mon esprit et mes paroles vagabondent, je déblatère un flot d'inepties énorme, et lui, il approuve, acquiesce, renchérit, mais surtout, il marche. Droit devant, sauf quand ça tourne. Le regard au sol, la démarche raide, les yeux mi-clos, comme si sa conscience de notre environnement passait par un autre sens que la vue. Je déborde d'énergie. Je cours, marche à l'envers, slalome entre les platanes et tous les obstacles que je trouve. On dirait que je suis sous ecstasy. Ce n'est pourtant pas le cas. Je crois… Peut-être l'effet secondaire des shooters au viagra. Je n'ai pas l'impression de marcher sur trois jambes, mais je réagis peut-être différemment des autres à cette substance.

Nous avançons depuis assez longtemps maintenant. Enfin, dans ma tête, ça fait longtemps. Dans un espace-temps réel, cela fait entre dix et quarante minutes. La ville reste étonnamment calme. Nous croisons quelques voitures qui partent en sens inverse, mais elles sont peu nombreuses. Le vent ne souffle pas. Il n'y a que mes insanités et le souffle régulier de Michel pour troubler la tranquillité de la nuit.

C’est à ce moment que je la vois. La lumière, la lueur électrique d’une affiche publicitaire générée par la face latérale d’un arrêt de tramway. Je hurle un encouragement victorieux à mon ami, et je m’élance vers le Graal. Je contourne la station et je me plante devant le plan. Michel arrive tranquillement. A me gauche, un clodo somnole ou meurt sur le banc. Il pue l’alcool encore plus fort que nous, mais c’est une odeur mêlée de relents de sueur et de déjections qui arrive jusqu’à moi. Trop excité par ma découverte, je n’en fais aucun cas. Je déchiffre le plan. Nous sommes à un arrêt de la station des Arceaux. Ce n’est pas la bonne ligne. Il nous faut couper à travers les ruelles, pour remonter à Paladilhe, un arrêt de bus. Suite à quoi, je tenterais de réfléchir à un nouvel itinéraire, mais nous serons au moins dans la bonne direction.

Je me tourne vers mon acolyte en arborant le même sourire victorieux. Je m’apprête à lui expliquer tout cela à voix haute, mais il est redevenu tout blanc. Bad trip ? C’est pas le moment, mec ! Pourtant, dans ses yeux, je ne lis pas des nausées ou une perte de conscience, je lis de la surprise et de la peur. Quelque chose m’agrippe le pantalon puis le blouson. Je sursaute, c’est le SDF. Par réflexe, je tente de me défaire de son emprise, mais elle est puissante. Je frappe dans ses bras. Ils sont poisseux et mous, mais ils tiennent bon. Le débris qui m’agresse

relève la tête. Ses yeux sont injectés de sang, des veines bleues surgissent partout sur son visage. Il a les lèvres violacées. De la bave et du sang dégoulinent le long de sa mâchoire, et la moitié gauche de sa masse capillaire s'est détachée pour ne laisser qu'un demi-obus humide. Le sans-abri a l'air en colère, il relève la tête et ouvre grand la bouche. Ses dents sont dégoutantes, cariées. Je n'imagine pas le nombre de maladies qui se trouvent dans une seule d'entre elles. Il va me mordre. J'essaie de me dégager encore, mais j'échoue. Je regarde derrière moi, paniqué. Michel n'est plus là, qu'est-ce que…

BANG !

C'était Michel. La créature vaguement humaine ma lâché. Sa tête est complètement ensanglantée, écrasée contre la paroi arrière de la station. Mon ami tient à la main une bouteille d'alcool brisée, qui devait appartenir au SDF, et dont il s'est servi pour me sauver de la morsure dégoutante. Ses yeux sont toujours empreints d'une terreur sans bornes.

« C'est un zombie » me dit-il.

Je sourcille. Il renchérit :

« C'est un putain de zombie ! »

Je voudrais le raisonner, le contredire. Les zombies, ça n'existe pas, mais… ce gars là avait une maladie sacrément flippante quand même. Et puis maintenant on est des meurtriers non ? Je m'approche de lui pour prendre son pouls. Sa tête retombe sur le côté. Je glisse ma main à son cou. Un œil s'ouvre subitement, sa bouche aussi, et il laisse échapper un long râle en se redressant. Bestiole de merde ! Il a la moitié du cerveau en bouillie, les cervicales à l'envers, et il veut toujours me croquer. Je recule juste à temps, j'empoigne le bras de Michel, et lui enjoins de courir. Direction Paladilhe.

« Faut qu'on se bouge ! dis-je. T'as à cent pour cent raison, putain. Ce connard est un vrai zombie ! »

Nous enchaînons les enjambées sans regarder en arrière. Je traverse une route, puis une deuxième. Michel est sur mes talons lorsque nous mettons pieds sur le trottoir. Je bifurque à droite vers un coin de rue au quel je vais reprendre à gauche. Nous allions au départ vers l'ouest, nous voilà partis plein nord. C'est parfait. Je ralentis pour risquer un œil. Le clochard cannibale s'est relevé, il voulait nous poursuivre, mais ses mouvements sont lents et imprécis, il ne nous rattrapera jamais. Je ralentis le rythme. Quelle frayeur ! Il ne nous faut pas bien longtemps pour rejoindre l'arrêt de bus que je recherchais. Je m'arrête, et je demande

à Michel de faire le guet, au cas où notre ami affamé n'ai eu une poussé d'adrénaline. Il m'a surpris une fois, ça me suffit.

Je déchiffre à nouveau le plan. D'ici, plus de ligne de tramway à suivre, pas même de ligne de bus. Pas le droit à l'erreur, il faut savoir où l'on va. Et l'on va toujours vers le nord. Jusqu'à la station Stade Philippidès. Ça fait une trotte, mais c'est le plus direct vers les voitures. Nous rejoindront la ligne de tramway qui conduit aux Universités. C'est notre destination. Je partage le plan avec Michel, celui-ci acquiesce mais rumine encore des craintes.

« Et s'ils étaient plusieurs ? » murmure-t-il.

Je préfère ne pas y penser. Nous commençons à marcher.

« Et les autres, me dit-il. Tu crois qu'ils vont bien ? »

Les autres… merde ! Comment sont-ils rentrés finalement ? Ont-ils pris un taxi comme il me semblait les avoir entendus dire ? Ou sont-ils encore à errer, vagabonds de nuit dans une ville pour eux inconnue, et, dirait-on, dangereuse ?

Je regarde mon téléphone portable. Pas de messages. Je tente d'appeler Max. Répondeur.

Julien ? Répondeur. Personne d'autre… Je termine par ma cousine. Miracle ! Ça sonne. Ça sonne longtemps. Dans le vide. Répondeur. Fais chier. Vous êtes où ?! J'accélère la cadence. Qu'absolument personne n'ai son portable allumé ou ne puisse répondre m'inquiète. Ils m'en veulent peut-être de les avoir livrés à eux-mêmes à cause de mon état ? Mais si ce n'était pas ça ? S'il y en avait vraiment plusieurs, comme l'a suggéré Michel ? L'image de mes amis encerclés par une horde de morts-vivants me fait culpabiliser. Il faut vite atteindre les voitures, les retrouver là-bas sains et saufs. Je veux en avoir le cœur net.

La route jusqu'à l'arrêt Philippidès est longue et semée d'embuches. Par embuches, j'entends « obstacles pouvant cacher l'un de ces créatures ». Poubelles, arrêts de bus, platanes, murets et coins de rues. Si je n'avais pas aussi peur pour les autres, j'aurais fait en sorte de remonter en suivant uniquement les grands axes. Mais nous ne pouvons pas nous permettre ce luxe. Nous sommes presque arrivés. J'espère du moins, car nous avons couvert une distance assez incroyable. Pourtant, même avec toutes ces péripéties, je ne suis pas certain d'avoir entièrement décuvé. Michel non plus, il a toujours cette démarche raide et concentrée. Nous pénétrons dans une venelle angoissante. Il n'y a pas de lampadaires. Une partie est plongée dans

l’obscurité la plus totale. J’incite Michel à ralentir, et nous avançons à pas feutrés. J’enjambe une poubelle renversée. Mon ami est en train de faire de même lorsque quelque chose surgit entre nous deux. La surprise lui fait perdre l’équilibre et il s’écroule sur le conteneur en métal dans un fracas diabolique. Je me suis retourné, sur la défensive, pour voir un chat noir s’évader. Sale bête.

J’aide Michel à se relever. Nous avançons désormais plus vite, car avec le boucan que nous avons généré, la discrétion n’est plus de mise. Dans la zone d’ombre, alerte, j’entrevois un mouvement. Il est là, adossé à une porte en fer, le SDF que je m’attendais à trouver. Il se redresse à notre arrivée. Toi, mon salaud, tu m’auras pas. Au lieu de ralentir, j’accélère. J’ai à peine le temps de voir ses yeux s’écarquiller devant mon mouvement. Ma jambe décrit un arc de cercle et percute sa tempe avec violence. Il tombe. Zut. Je l’ai vu dans son regard alors que mon coup était déjà armé. Ce sans-abri là n’était qu’un vrai sans-abri, à qui j’ai refait le portrait gratuitement. Tant pis. J’espère qu’il me pardonnera, c’était pour la bonne cause.

Nous avons mis pied hors des ténèbres. La station Philippidès est en vue, illuminé faiblement. Il y règne une ambiance bleutée et le même calme que partout ailleurs.  C’est lorsque nous sommes à

une cinquantaine de mètres qu'un élément m'interpelle. Il y a comme un amas de je ne sais quoi. Sur les bancs de l'arrêt, par terre, même un peu sur les rails. Qu'est-ce ? Des débris ? Le résultat d'actes de vandalisme ? Les corps inanimés de plusieurs zombies ? Au fond de moi, je connais la réponse, mais nous devons aller de l'avant, alors je continue, en concentrant mon regard sur ces choses et en espérant que ce soit n'importe quoi d'autre. Michel a adopté la même technique. Plus que trente mètres. Une partie des amas s'anime. A cause du vent ? Je ne crois pas. Vingt mètres. Si c'est des débris, c'est bien des débris humains. Il va falloir sprinter. Dix mètres. Le tout prend vie, se lève et titube. Leurs mouvements ne sont que chaos. Comment allons-nous passer ? Leurs changements de position ne répondent à aucune logique. Ils sont aussi dégoutants qu'imprévisibles. Et si c'était comme dans les films ? On se transforme en un de ces trucs s'ils nous mordent ? Je dois peut-être à Michel un fière chandelle dans ce cas, car je n'étais pas loin d'y passer aux Arceaux.

Soudain, l'un d'eux se met à courir. Sa démarche est spontanée, sûre d'elle. Rapide. Peut-être plus rapide que moi. Ces choses ne sont pas toutes des loques ? Deux autres s'éveillent plus loin, et se mettent en mouvement de la même façon. Je remarque qu'ils ont les yeux jaunes et brillants. Puis j'entends un grand bruit, un coup de feu

suivit d'un fracas métallique. La station et les bancs se tordent, un nuage de poussière et de débris s'étale sur les rails, accompagné des corps démembrés de plusieurs créatures. On dirait bien que c'est les renforts. Des silhouettes envahissent la place. Les coups de feu se font plus fréquents. Les zombies tombent tous un par un. J'entends quelqu'un hurler :

« Débarrassez-vous des mûrs en priorité ! Les autres n'iront loin ! »

Suit à cela, la seconde créature aux yeux jaunes, celle qui ne courrait pas vers nous mais à réchappé à la première déflagration, est touchée par une rafale de plombs, dans un nouveau bruit tonitruant. Un homme armé d'un fusil à pompe s'approche du corps, recharge, et tire à nouveau, en plein tête cette fois, et à bout portant. Mais le premier est presque sur nous. Il n'aura pas le temps de recharger. Et quand bien même, avec une arme de ce type, il nous tuerait, nous aussi. Impossible d'avoir un tir précis de loin avec ça, et il le sait.

La bête est sur nous. Michel et moi échangeons un regard. Nous avons retrouvé un calme étonnant. Tout à l'heure, j'ai menti. Je ne suis pas un vrai solitaire. Je m'en sors mieux avec une personne dans le cas où il existe une véritable cohésion. C'est le cas avec mon ami ici présent,

pour notre plus grand plaisir à l'heure actuelle. D'une attaque symétrique, nous frappons vers le zombie. Les deux coups l'arrêtent, mais il en faudra plus pour le tuer. Je tourbillonne pour me retrouver derrière lui. Instant d'hésitation chez le monstre. Il est doué d'intelligence. C'est ce qui fait peur, mais c'est aussi pour ça que notre plan fonctionne. En sentant un danger dans son dos, il a le réflexe de se retourner. Le temps qu'il comprenne son erreur, il est trop tard. Michel lui empoigne la mâchoire dès qu'il a le dos tourné, et l'attire en arrière. Un craquement sinistre se fait entendre, il continue, et je frappe dans le torse pour accentuer sa traction. Son dos s'écrase sur le genou de mon ami. La créature est brisée au sol. Mais pas morte. Nous nous écartons. Le type au fusil est là, et il a rechargé. Nous reculons d'un pas et il tire. Voir la cervelle de ce qui fut un homme éclater n'est jamais très agréable. Pourtant, Michel et moi, nous avons souri.

Le gars nous fait signe de le suivre, nous rejoignons son escouade, ils nous emmènent en lieu sûr pour l'instant. Une porte dérobée, près du stade. C'est la planque de leur petite armada. Le chef de l'opération m'apprend que ces choses sont des humains atteints de la Rage des Rues. Une maladie contagieuse apparue il y a peu. Ils en ignorent encore la provenance, mais les sans-abris ont été les premiers touchés. Bien sûr, n'importe quelle personne mordue finit comme eux, la

présence d'un toit ou d'un travail n'y change rien. Je m'inquiète toujours pour mes amis dont je n'ai pas de nouvelles.

« Vous avez vu un groupe de neuf personnes qui se rendaient à l'université ? »

L'homme me répond que non. Atterré, je pose finalement la seconde question qui me tracasse.

« Et ils sont combien, ces trucs ? »

Il soutient mon regard, puis celui de Michel. Sa réponse ? Un seul mot.

« Trop. »

# TABLE DES MATIERES


| | |
|---|---|
| LE CHANT DES NUAGES | 7 |
| QUAND SONNE LE GLAS | 19 |
| LE LIVRE-SANS-PAGES | 29 |
| NOIR DESERT | 43 |
| AMANPEINE | 49 |
| MARCHE DE NUIT | 58 |
| ??? | 72 |
| ??? | 00 |
| ??? | 00 |
| ??? | 00 |
| ??? | 00 |
| ??? | 00 |
| ??? | 00 |
| ??? | 00 |
| ??? | 00 |
| ??? | 00 |

# L'AUTEUR

Né en 1990 dans les terres catalanes, arpentant tous les samedis le long fleuve qui pue dans la belle Perpignan, chassant le picoulat sur les blanches étendues du Canigou, Tom Elemsis s'adonne à une grande passion : faire rêver.

C'est depuis les premières bribes de son adolescence, depuis les aventures d'un certain jeune sorcier aux lunettes rondes et de son rouquin d'acolyte, que cette obsession est née. A goûter l'imaginaire, à s'y complaire et s'y développer, on ne demande plus qu'une chose, participer à son élaboration.

C'est ainsi que Tom a commencé à écrire. De pâles copies des œuvres qui l'avaient marqué d'abord, avant d'en arriver, aujourd'hui, à son propre univers, celui de Liève et d'Eviel, qui il l'espère, vous transportera comme d'autres l'ont un jour transporté.

# REMERCIEMENTS

Il est de nombreuses personnes qu'il serait inacceptable de ne pas remercier. Bien sûr, si je devais aujourd'hui énumérer les noms de tous ceux qui ont, d'une manière ou d'une autre, contribué à la parution de ce livre, je crains d'écrire un peu trop pour entrer dans cette page. J'adresse donc un grand merci global à tous ceux qui pourraient se sentir concernés. Avant de nommer certains d'entre eux.

Je voudrais remercier en premier mon oncle, José Doblas, car c'est de lui que tout démarre. Lui qui m'a initié à la lecture en m'offrant les trois premiers tomes de Harry Potter pour mes dix ans. Lui qui m'a initié au jeu de rôle par la suite, pratique qui a donné lieu à des heures de bonheur et d'inventivité en compagnie d'une autre personne que je veux citer, à savoir Maxime Blanché, mon idiot de faux-cousin, que je me permets d'insulter gentiment ici car il en rira grassement.

Je remercie également Natacha Mortreuil, pour sa lecture et ses dessins, et Maïlys Mespoulède, pour son constant soutien.

Puis pour finir, le plus important, Miguel Faure, pour… pourquoi déjà ?

…